MOUNIER ET LA CONDITION FÉMININE

Giulia Paola Di Nicola

INTRODUCTION¹

Découper la réflexion sur le problème féminin de la production mounierienne, qui est parfois philosophique, d'autres fois sociologique, politique, religieuse, psychologique et morale, amène nécessairement à présupposer les points clefs aussi bien de son "*Weltanschauung*" que des coordonnées historiques des années Trente, pour éviter un discours abstrait.²

«Aussi la femme est une personne» est le cri avec lequel Mounier titre l'unique numéro de «Esprit», dédicace au problème féminin (n. 45 de 1936),³ soulignant presque que la réalité de l'égalité de l'homme et de la femme ne peut plus demeurer implicite. A plus que 60 ans d'intervalle, après l'expérience du féminisme de masse et en période de seconde phase, il est opportun d'évaluer l'actualité de la pensée mounierienne.

Il me semble que les références philosophiques principales pour comprendre la position de Mounier, sont le rapport entre vie publique et vie privée, avec la revalorisation que le personnalisme fait de cette dernière, le concept d'unité symphonique qui exige la valorisation de la pluralité et de l'unité, dans la dialoguicité de l'être personnel.⁴

A. CONFRONTATION AVEC LA CULTURE CONTEMPORAINE

1. Confrontation avec le libéralisme

On sait la critique que le personnalisme lance à la société contemporaine jugée comme "désordre établi", à cause de l'alliance entre le "bourgeoisisme" capitaliste et le pharisaïsme

---

¹ Cet article vient de la relation présentée à Ouagadougou en Burkina Faso pendant le Colloque dont le thème «Education et Citoyenneté : les apports des intellectuels du 20^e siècle» 24/25 Novembre 2005.

On peut approfondir ce thème in : G. P. Di Nicola, *Mounier e la questione femminile*, in «Donna e società», 75\76 (1985), pp.76-111; Id., *Uomo e donna nel personalismo di Mounier*, in A. Danese, *La questione personalista*, Città Nuova, Roma 1986, pp. 150-167. La traductrice de cette essai est : Antoinette Boutta à qui j'exprime ici ma gratitude.

² Il existe déjà, du reste, une production nombreuse et qualifiée sur divers aspects de la pensée mounierienne (Cf. G. Campanini, «Il pensiero politico di Mounier», Morcelliana, Brescia 1983, pages 283-296); tandis que pour le problème féminin, à part des allusions présentes dans les écrits sur la question, quelques références plus précises se trouvent dans le livre de M. Pieretti («La personalità della donna e il problema della sua educazione», La Scuola, Brescia 1961, pages 24ss e 279, note 12), dans celui de G. Campanini (Cf. G. Campanini, "Op. cit.", page 209, note 23), un paragraphe dans le livre de A. Danese (Cf. A. Danese, "Unità e Pluralità. Mounier e il ritorno alla persona", Città Nuova, Roma 1984, pages 226-230). Il existe aussi une mémoire de maîtrisé dactylographié de S. Contri dont le titre est *La femme dans le personnalisme de E. Mounier*, (cf. S. Contri, *La donna nel personalismo di E. Mounier*, Roma 1980/81, dont il a aussi été donné connaissance dans «Bulletin des amis d'Emmanuel Mounier», n. 59, 1983).

³ Mounier dédia à la femme le numéro 45 de «Esprit», 1936, reproduit dans *Oeuvres*, éditions du Seuil, Paris 1961 (pages 479-649), pages 559-568 (à partir de maintenant les *Oeuvres* seront notées avec le chiffre romain du volume - il y a 4 volumes - et les pages correspondantes). Dans le même numéro 45 de «Esprit», Mounier signe un autre article conjointement à J. Perret "*La femme chrétienne*" dont la première partie «*dans les mœurs*» est de J. Perret (pages 392-395) et la seconde *Et dans la pensée chrétienne*, de Mounier (pages 396-407). A plusieurs reprises, il s'arrête sur ce problème, toutes les fois que le thème de la personne exige de considérer l'humanité comme "co-humanité". Il reprend l'argument dans *L'affrontement chrétien*, III, pages 14-15; *Le personnalisme*, III, pages 515-517; *Feu la chrétienté* III, pages 673-675; *Traité du caractère*, II, pages 95-105, 155-158, 302, 382, 468, 483, 506-507, 512, 517, 606-608; *Certitudes des femmes*, PUF, Paris 1949, dans «Esprit», n. 162, 1949, pages 1005-1009; et en 1938 la critique de M. Richard, *La femme à tout faire*, Montaigne Paris 1938; enfin l'article dont le titre est le même que celui l'unique numéro de «Esprit» (1936), *La femme aussi est une personne*, dans *Femmes au pluriel*, Paris 1945, n.1.

⁴ De telles références constituent la prémisse théorétique sur laquelle se fondent les observations sur la présente étude et que l'on peut approfondir dans le livre déjà cité : A. Danese, *Unità e pluralità -Mounier e il ritorno alla persona*, préfacé par Paul Ricoeur.

religieux. Quand Mounier utilise l'adjectif "bourgeois", en se référant à l'homme et à la femme contemporains, il ne se réfère pas en soi la capacité de se transcender. Le bourgeois type, par son attachement à la richesse, se transforme, réduisant tout et tous en objets ; par conséquent, malgré sa respectabilité, il ne connaît ni la religion, ni l'amour, parce qu'il ramène tout à l'ordre, la sécurité, la médiocrité, l'avoir. Il en résulte que l'homme et la femme sont tous deux dépouillés de leur vocation personnelle, l'une sous la forme du renoncement, l'autre sous celle de la possession. Le "bourgeois" considère la femme comme une de ses propriétés et il dit «ma femme, mon automobile, mes terres, on sent bien que ce qui compte pour lui, ce n'est pas femme, auto, terre mais le possessif charnu... Il se meuble de belles choses, dont sa femme, c'est-à-dire de choses agréables». ⁵ De son côté, la femme est humiliée par son être réduit à un "bien", ainsi que l'écrit Mounier: elle est «marchandise pour le repos ou pour l'ornement du guerrier. Marchandise pour le développement des affaires familiales. Objet (comme on dit si bien) de plaisir et d'échange». ⁶ L'éducation bourgeoise, à laquelle la femme s'adapte facilement, confirme l'antique mentalité qui la pousse à attendre du mariage son épanouissement. Dans une telle situation d'atrophie de la personne, le bien-refuge auquel les femmes se cramponnent est «le rideau fragile, la prison dorée mais scellée de la fausse féminité... La masse des autres s'agglomère à l'écheveau obscur et amorphe de la féminité... Voici celles qui, faute de pouvoir se constituer une personne, s'en donnent l'illusion en exaspérant une féminité vengeresse, et courent à la beauté comme à Dieu. Voici ces parfaites et propres machines qui ont donné leur âme aux choses, et livré la moitié de l'humanité au triomphe titanesque sur la poussière, à la création du bien manger». ⁷

Dans la constance à l'avoir, l'homme comme la femme suivent un processus de dépersonnalisation qui mutile leur vocation humaine la plus profonde et accentue les valeurs, néfastes si considérées en soi, de l'efficacité et de la fonction socio-économique. Les rôles de la femme sont à la fois exaltés et confinés dans la maternité et la famille. En ce qui concerne la maternité: "la personne de la femme n'est certes pas séparée de ses fonctions, mais la personne se constitue toujours par delà les données fonctionnelles, et souvent en lutte contre elles". ⁸ Quant à la famille Mounier souligne: «Mais elle n'est pas seulement une utilité biologique ou sociale et, à ne la défendre que sous son aspect fonctionnel, beaucoup en perdent le sens. Ce sens, c'est d'être le lieu d'articulation du public et du privé, d'unir une certaine vie sociale avec une certaine intimité. Elle socialise l'homme privé et intériorise les cœurs». ⁹ Le problème féminin se greffe ainsi à celui du rapport public privé, considérés dans leur séparation définitive. Dans une vie privée, repliée sur soi-même, la femme vit l'aliénation contrainte de sa personne dans "la prison dorée mais scellée". Elle a face à elle, et étranger, un monde public, monde des hommes dans lequel ils ont la parole et décident, mais qui est aussi un monde privé de cette charge humaine; la présence signes négatifs d'une répétitivité monotone et captieuse des petits services quotidiens, dans lesquels se forge une féminité inférieure.

La conception bourgeoise exalte la vie privée comme cadre familial, défendu à outrance, de concert avec l'individualisme, le conformisme, la possession. Mais pour le personnalisme, l'orgueil avec lequel le bourgeois exalte sa famille est un mélange d'hypocrisie et d'oppression qui, malheureusement, s'harmonise souvent avec la valorisation chrétienne de la famille. Valeurs bourgeoises et valeurs chrétiennes se rencontrent par hasard, sont confondues, mais elles ont des racines profondément diverses et exigent des personnes ayant le courage de séparer comme communauté d'amour. «Il faut avoir à l'esprit - écrit Mounier - de ne pas confondre conservatisme et fidélité, et la famille, au lieu de se compromettre dans des restaurations académiques, trouvera dans des formes neuves un affermissement de ses structures fondamentales... Pourquoi feindre qu'elle soit ainsi, par un privilège inattendu une société spirituelle pure?... Il faut avoir le courage de dire que la famille souvent, et même la meilleure, tue spirituellement autant et plus peut-être de

---

⁵ E. MOUNIER, *Révolution personnaliste et communautaire*, I,

⁶ E. MOUNIER, *Manifeste au service du personnalisme*, I, page 560.

⁷ *Op. cit.*, pages 559-560.

⁸ *Op. cit.*, page 561.

⁹ E. MOUNIER, *Le personnalisme*, III, page 516.

personnes par son étroitesse, ou son avarice, ou ses peurs, ou ses automatismes tyranniques que n'en fait sombrer la décomposition des foyers».¹⁰

L'apologie des vertus familiales oublie trop souvent les oppressions et les égoïsmes cachés qui sauvent la face et rongent la substance. A la place de l'amour comme valorisation à la fois des personnes et de la communauté, succède l'exaltation de l'argent: «Cette manière de zèle est une spécialité de la décadence bourgeoise. Or "sa" famille, elle n'est pas loin d'en avoir fait une société commerciale dont tous les actes décisifs sont réglés par des intérêts d'argent. L'amour s'y détermine au niveau de la classe et au volume de la dot, la fidélité au code de la considération et du prestige, les naissances aux exigences du confort. Le mariage y oscille du virement de compte à l'extension d'une affaire, de l'opération publicitaire au renflouement».¹¹ L'assujettissement des femmes au dieu argent prend diverses formes, selon la classe sociale et l'éducation, la capacité à se faire marchandise de luxe, le travail en usine sous évalué et contraint par la nécessité de nourrir sa famille, ou enfin la prostitution.

Une autre tendance vers le bas, que la famille bourgeoise subit, est la confusion entre conditionnements naturels et processus culturels et spirituels. Dans cette prévalence du donné biologique c'est la femme qui paie le plus: «La loi qui y prévaut est évidemment celle du plus fort, en l'espèce, celle de l'homme. Il se réservera les nobles tâches, remettant à la femme tous les travaux serviles en vertu de la "loi naturelle à son sexe" et d'un "génie féminin" comme par hasard exactement complémentaire du confort et de satisfactions de l'homme, culinaire, ménager, amoureux. Il est bon pour cet ordre que la femme n'ait d'autre vocation que la vocation - ou le caprice - du mari, qu'elle n'aspire à d'autre vie spirituelle, pour le mieux, que par délégation et personne interposée. Le point de vue biologique pur débouche toujours sur une oppression».¹²

Le mariage entre libéralisme et spiritualisme donne lieu à une pseudo-moralité qui s'accroît le plus dans la culture nazi-fasciste. L'équilibre des égoïsmes, l'étouffement des vocations, l'hypocrisie sont facilement tolérés, sinon alimentés, pourvu que domine le pharisaïsme de l'honneur: «Esprit de famille, honneur de la famille,... tous les grands mots s'emploient à dissimuler le nœud de vipères qu'on ne veut pas dénouer... sauver la famille oui, mais pour la sauver, découvrir ces plaies grouillantes que l'on prolonge en les tenant fermées et porter le feu rouge là où les herbes les plus fades se sont montrées sans effet».¹³

La critique de la pensée libérale sur la femme personne cultures et idéologies passées au crible d'un feu purificateur.

Le processus de libération de la femme, par cet appel à revoir la Tradition, par cette exigence qu'il révèle à dépasser le naturalisme et le fonctionnarisme, semble concourir, avec le personnalisme, à dénoncer les valeurs fausses et proposer à nouveau le primat de la personne; il est en cela une occasion précieuse pour un courant de pensée qui veut être, plus que philosophique, contribution à un nouvel humanisme et révolution spirituelle.¹⁴ Les maux dénoncés dans la mentalité libérale bourgeoise - économiste, naturalisme, fonctionnarisme, pharisaïsme - peuvent subir une secousse et tirer avantage du réveil du monde féminin, qui a devant lui un long processus de déconstruction des superstructures historiques et de réinvention de l'hydre: «Ainsi peu à peu sans doute la féminité se libérera de l'artifice, elle se retrouvera sur un chemin que nous ne soupçonnons pas, abandonnera des chemins que nous croyions tracés pour l'éternité».¹⁵ En même

---

¹⁰ E. MOUNIER, *Manifeste au service du personnalisme*, I, page 563.

¹¹ *Op. cit.*, page 564.

¹² *Op. cit.*, page 564.

¹³ *Op. cit.*, pages 565-566.

¹⁴ E. MOUNIER, *Les tâches actuelles d'une pensée d'inspiration personnaliste (1948)*, dans "Bulletin des amis d'E. Mounier", n° 31 (1968), page 13. J. Lacroix écrivait aussi: «Plutôt qu'une philosophie, le personnalisme est l'intention même qui anime l'homme: construire sa propre personnalité et celle de l'autre en vue de la construction de l'humanité» (J. Lacroix, *Lettre à Garaudy Le personnalisme et le dialogue* dans R. Garaudy, *Prospettive dell'uomo*, Borla, Torino 1972, page 179).

¹⁵ E. MOUNIER, *Manifeste au service du personnalisme*, I, page 561.

temps une nouvelle reformulation, plus authentique, de l'être-plisme.¹⁶ Mounier écrit: «La femme alors n'aura pas seulement conquis sa part dans la vie publique, elle aura désinfecté sa vie privée, élevé des millions d'êtres désorientés à la dignité de personne et, assurant peut-être la relève de l'homme défaillant, retrouvé en elle, les valeurs premières d'un humanisme intégral».¹⁷ De cette façon, en plus du fait de s'être retrouvé soi-même et d'avoir purifié sa vie privée, la femme pourra beaucoup contribuer à la construction d'une cité dans laquelle ne dominent pas les valeurs d'efficacité. Elle pourrait donner une empreinte plus humaine à l'histoire en libérant «cette immense zone que l'homme moderne a dédaignée et dont l'amour est le centre. Si elle osait le faire, c'est elle qui aujourd'hui bouleverserait l'histoire et le destin de l'homme».¹⁸

2. Confrontation avec le marxisme

Le refus que le monde bourgeois et une grande partie du monde chrétien ont opposé au marxisme, à cause de ses contenus matérialistes et athées, a souvent conduit à sous-évaluer aussi ses côtés positifs, comme la critique de la famille bourgeoise et le problème féminin. En fait le marxisme a dénoncé de manière impitoyable femme n'a pas tardé à se présenter aussi comme libération de la famille. Mais, s'il faut rallier l'exigence que la famille se libère des liens du naturalisme, de l'égoïsme, de l'exploitation dans l'optique du personnalisme, la tentation de l'abolir reste négative, finissant ainsi, dans le mépris total de la vie privée et de ses rapports interpersonnels, en soumettant la personne et les petits groupes à l'exaltation du collectif. «Plus d'une fois – peut - on lire dans le Manifeste- dans son histoire le marxisme a flétri la vie privée comme la forteresse centrale de la vie bourgeoise, qu'il importe de démanteler pour établir la société socialiste, au même titre que les bastilles de l'argent. Il la présente alors comme une vie d'étroits rayons et de style médiocre, liée à l'économie périmée de l'artisanat professionnel ou domestique. Il y voit encore la résistance de l'empirisme à la rationalisation sociale, de l'individu, à la pénétration de l'état... Nous adhérons de grand coeur à une part importante de cette critique si elle se contentait de découvrir ce foyer de pourriture et de pharisaïsme que recouvre trop souvent l'honnête vêtement de la vie privée... En dessous de cette pourriture élégante croupit plus tristement encore le marais petit bourgeois, monde sans amour incapable de bonheur comme de détresse, avec son avarice sordide et sa lamentable indifférence. Mais ce ne sont là que des contaminations de la vie privée par la médiocrité de l'homme et la décomposition du régime».¹⁹

Mais pour le personnalisme, comme nous l'avons vu, la vie privée est le milieu privilégié des rapports qualitatifs et non quantitatifs de la vie relationnelle; en elle la femme a vécu et r tendance à se mettre en avant en donnant une empreinte personnelle aux rapports informels, diffus, affectifs, qui peuvent se réaliser dans les petits groupes. Mépriser ou sous - évaluer la vie privée signifie aussi ne pas comprendre la centralité, pour tout l'homme, de la dimension qualitative de la vie, sur laquelle la femme a encore beaucoup à dire, en donnant une consistance et un écho public à ce que jusqu'à présent elle a vécu dans le privé. En vue d'un plus libre processus de personnalisation de chacun, il est bien de développer la critique de la mesquinerie des liens de sang, des traditions et des égoïsmes de la famille, mais pour la transformer sur le plan qualitatif et la soutenir sur les plans économique et juridique.

Le personnalisme ne peut voir résolus les problèmes de la famille seulement en défaisant les noeuds économiques et techniques, mais il exige des interventions à plusieurs niveaux qui offrent des thérapies différentes à diverses symptomatologies. Quant à la fatigue de la tenue de la maison, elle est tout assumée par la femme. Mounier soutient les possibilités offertes par la technique pour l'application domestique des nouvelles technologies et réserve un bon accueil aux propositions de

---

¹⁶ Mounier parle de l'importance de la vie privée jusques dans *Révolution*, I, pages 189-195, 236-246, 383-384, que dans *Manifeste au service du personnalisme*, I, pages 557-570 ; cf. *Le personnalisme*, III, pages 464-465.

¹⁷ E. MOUNIER, *Manifeste au service du personnalisme*, page 562.

¹⁸ E. MOUNIER, *Manifeste au service du personnalisme*, page 562.

¹⁹ *Op. cit.*, pages 557-558.

résolution collective des services: «et quelques qualités d'invention que puisse employer à la complication de leur cuisine d'un grand immeuble trente ménagères ou d'un groupe d'habitations, on nous fera difficilement croire que la spiritualité totale de l'immeuble serait atteinte si des services communs libéraient pour des oeuvres plus personnelles cet épuisant gaspillage d'énergie».²⁰

Cependant, il souligne aussi la nécessité d'une plus juste répartition des tâches domestiques entre femme et mari, qui loin d'être une hypothèse théorique était vécue quotidiennement chez les Mounier, comme me l'a confirmée Mme Mounier, lors d'une conversation.²¹ La contrainte de la femme serait aussi allégée si on donnait moins d'importance aux procédés rituel et bourgeois du confort et du raffinement et si une meilleure législation intervenait pour soutenir une égalité des droits et des devoirs de l'homme dans la famille et dans le travail extra-domestique. La tendance de Mounier à résoudre les problèmes toujours d'un point de vue qualitatif et personnalisant ne l'empêche pas en fait de souligner l'importance de la loi comme soutien du rapport idéal entre les conjoints et comme défense des plus faibles dans des situations injustes. «Il est souhaitable, certes, que la communauté familiale soit si bien établie qu'elle se moque de toute juridiction. Mais la loi doit s'aligner sur le risque maximum, non sur les réussites heureuses. Et son rôle est d'apporter un ordre là où l'amour la rendrait inutile.

C'est à partir de ces garanties minima, sanctionnées par la législation, que la femme cessera d'avoir une destinée à la merci de son pouvoir d'achat, et que l'attachement à son foyer cessera de signifier pour elle le renoncement à toute vie personnelle, le repliement sur le génie ménager».²²

La dénonciation marxiste du mari-patron a poussé les femmes au travail extra-domestique, mais a trop souligné la corrélation entre autonomie économique et libération humaine, alors que, pour le personnalisme, le problème de fond de la dépendance de la femme est psychologique et spirituel, avec un déplacement sur les plans économique et qualitatif.²³ Nous avons le même déplacement dans l'utilisation du mot "prolétariat" qui, dans son acception tend à réduire l'importance de l'humanisme à sa dimension horizontale. Au contraire, l'humanisme de Mounier, comme le souligne justement Etienne Borne, a comme caractéristique spécifique son «ouverture non seulement à l'autre homme mais aussi à l'autre de l'homme dont on ne saurait à priori, nier la réalité».²⁴ Les "prolétaires" sont pour lui tous ceux qui sont dans l'impossibilité de rejoindre la plénitude des potentialités de la personne et donc particulièrement des femmes. «Quelques centaines de milliers d'ouvriers, dans chaque pays, bouleversent l'histoire parce qu'ils ont pris conscience de leur oppression. Un prolétariat spirituel, cent fois plus nombreux, celui de la femme, reste, sans que l'on s'en étonne, en-dehors de l'histoire... Cette impossibilité pour la personne de naître à sa propre existence, qui selon nous définit le prolétariat plus essentiellement encore que la

---

²⁰ *Op. cit.*, page 563.

²¹ Cf. l'interview de Mme Mounier dans les Muri Bianchi, Città Nuova, n° 2, 1983, pages 44-46. Elle me confiait : « En effet entre Emmanuel et moi il y avaient un rapport d'égalité et de respect réciproque. Après notre mariage, j'ai conservé mon travail et je l'ai exercé à Bruxelles, malgré l'activité d'Emmanuel à Paris. C'est seulement plus tard lorsque les circonstances ont changé, que nous avons fait d'autres choix. Je dois aussi dire qu'il est toujours resté entre nous un profond respect du rythme de vie de chacun, de ses intérêts, de ses idées. Pour donner un exemple complet, j'aime me coucher tôt le soir et j'ai pu continuer à le faire bien qu'ayant des enfants en bas âge, parce que Emmanuel, qui au contraire aimait à étudier tard le soir, se chargeait lui des obligations familiales» page 46 (tr. fr. par le traducteur de l'essai).

²² E. MOUNIER, *Manifeste au service du personnalisme*, I, page 568.

²³ D'un côté Mounier critique justement la dominance de la variable économique comme variable indépendante du rapport de pouvoir mari-femme («Il est même ridicule – écrit Mounier – dans une union que scelle l'amour de voir quelques dépendance intolérables dans le fait que la femme vienne à vivre s'il est besoin du salaire de son mari» (*Manifeste au service du personnalisme*, I, page 566 de l'autre cependant il parle d'un salaire pour le travail ménager pris sur le salaire du mari (*Op. cit.*, page 568), proposition qui n'éliminerait pas la condition de dépendance économique de la femme vis à vis du mari. L'hypothèse d'un salaire domestique reconnu par l'état au conjoint qui travaille à la maison n'est pas avancée.

²⁴ E. BORNE, *E. Mounier*, Seghers, Paris 1972, page 59.

misère matérielle, elle est le sort de presque toutes les femmes, riches et pauvres, bourgeoises, ouvrières, paysannes».²⁵

L'incapacité à vivre comme sujet, le renoncement préconçu à la vie libre et consciente est plus enraciné chez la femme que l'alimentation économique et politique. Le fait que l'homme vive lui aussi, à sa façon, l'atrophie de ses potentialités humaines conduit l'un et l'autre à ne pas se reconnaître comme personne pour se faire ou faire de l'autre un "objet". Les carences de la personnalité de base définissent souvent une pseudo-spiritualité féminine", "don de soi", signifie trop souvent renoncement anticipé à la formation du soi. Les femmes vivent «non pas... une vie de conquête, une vie ouverte, mais une destinée de vaincues, une destinée close, hors-jeu. Elles sont installées dans la soumission: non pas celle qui peut couronner au-delà de la personne le don de soi par un être libre, mais celle qui est en-dessous de la personne, renoncement anticipé à sa vocation spirituelle... Elles errent en elles-mêmes à la recherche d'elles ne savent quelle nature».²⁶ A la recherche de cette identité, le marxisme doit donner une réponse convaincante qui ne soit pas celle liée seulement au travail s'il «est une discipline indispensable à la formation et à l'équilibre de la personne, si l'oisiveté, comme on dit, est le terrain commun, la mère de tous les vices, on ne voit pas pourquoi la femme échapperait à la loi commune».²⁷ Néanmoins, le travail auquel la conception marxiste fait allusion semble devoir être nécessairement extra-domestique, presque en opposition méprisante par rapport au travail ménager.

«Nous ne pensons pas - écrit Mounier - que son affranchissement ait "comme condition première la rentrée de tout le sexe féminin dans une industrie publique" (Engels), ni que les tâches du foyer soient affectées d'on ne sait quel coefficient spécial d'indignité».²⁸

Dans une acception large, toute activité humaine est travail, y compris celui de l'intelligence et de l'esprit, et se réfère donc à chaque type de travail qu'elle soit entre les murs d'une maison ou ceux d'une usine. Pourtant, une telle constatation de fond ne peut pas être prise comme prétexte pour reléguer la femme seulement en cuisine, comme fait une certaine littérature conservatrice. «L'inhumanité du régime actuel, qui contraint la femme pauvre au travail forcé, et l'arrache à son foyer, les excès d'une certaine conception marxiste, ne justifie nullement la sotte réaction d'un 'retour au foyer' matériellement conçu et systématiquement appliqué qui couperait la femme plus complètement du monde».²⁹ Mounier pense plutôt à des régimes de travail plus souple avec possibilité de mi-temps et des garanties particulières pour la femme-mère.³⁰

---

²⁵ E. MOUNIER, *Manifeste au service du personnalisme*, I, page 559.

²⁶ *Op. cit.*, page 559. Mounier précise que l'apathie est réellement le principal mal : «Que leur faut-il donc pour devenir des personnes? Le vouloir, et recevoir un statut de vie qui le leur permette. Elles ne le désirent pas? N'est-ce pas précisément le symptôme du mal?» (*Op. cit.*, page 560).

²⁷ *Op. Cit.*, page 567. Mounier revient à plusieurs reprises sur l'importance du travail dans le processus de A. Negri, Marzorati, Milano 1980, volume VI, pages 1168 - 1182.

²⁸ E. MOUNIER, *Manifeste au service du personnalisme* I, page 566, tr. it. page 133.

²⁹ *Op. Cit.*, page 567, tr. It. page 133.

³⁰ L'attention particulière que Mounier dédie à la femme mariée se déduit du fait qu'il leur dédie un paragraphe à part *La personne de la femme mariée* (dans *Manifeste au service du personnalisme*, I, pages 566-568) et il reprend le thème dans *Carte des droits*, envisagée par les amis de «Esprit» déjà avant la guerre en tant que fondement de la nouvelle constitution, publiée fin 1944 (*Faut-il refaire la déclaration des droits?* dans «Esprit», n.105, 1944, pages 118 - 127) comme fruit d'un travail du groupe clandestin réuni à Lyon dans les années où la revue était interdite (Septembre 1941 - Novembre 1944). Le texte proposé était de Mounier, mais il avait été discuté par A. Philip, J. Lacroix, H. Marrou, J. Wahl et d'autres. Le débat s'est prolongé jusqu'en mai 1945 (*Faut-il réviser la déclaration des droits?*, dans «Esprit» n. 110, 1945, pages 851 - 856) et avait été reporté dans «Esprit», n. 108 et 109: J. J. Chevalier, *Un projet modifié*, dans «Esprit», n. 108, 1945, pages 586 - 590; E. Mounier, *Faut-il réviser la déclaration des droits?*, dans «Esprit», n. 109, 1945, pages 697 - 708. La version définitive de l'article 25 interprète ainsi: «La femme ne peut être traitée sous aucun aspect comme une personne inférieure. La loi lui garantit un statut équivalent en dignité à celui de l'homme, dans la vie publique et dans la vie privée. La capacité civile de la femme mariée peut-être modifiée par les régimes matrimoniaux dans la mesure nécessaire à l'administration des biens propres et des biens communs» (*Les certitudes difficiles*, IV, page 102, tr. it. dans A.A.VV, *Mounier trent'anni dopo*, Vita e pensiero - Milano, 1981, page 174). Pour l'importance de l'aspect juridique cf M. T. Collot-Guyer, *La cité personnaliste d'Emmanuel Mounier*, Presses Universitaires de Nancy, Nancy, 1983, pages 228 - 229 qui cependant accepte passivement la distinction sur la nature et les notes proposée par Pie XII (pages 229, note 2).

Les tentatives de socialisme suédois pour réaliser une société plus favorable à la libération de la femme présentent aussi des limites. L'exemple suédois, avec une tradition préchrétienne nordique qui avait déjà accordé à la femme de plus grandes libertés, présente un aspect progressiste dans lequel la femme occupe toujours plus d'espaces publics et jouit d'une plénitude de droits juridiques et économiques. Mounier reconnaît à cette expérience les signes d'un progrès, mais il confirme encore que la libération extérieure ne coïncide pas automatiquement avec ce que le personnalisme réclame pour une libération intégrale de la personne. «Et malgré l'équipement ménager, de nombreuses femmes suédoises sont esclaves du lustrage de leurs appartements comme les ménagères françaises de leur cuisine compliquée. La signification de ces propretés passionnées... ne sont pas seulement un recours contre le vide, une langueur intérieure, elles compensent et désignent un malaise inavoué».³¹ L'exemple suédois met en lumière que le problème féminin ne peut pas être réduit à une seule dimension: «On voit combien il est sommaire de poser le problème de la femme en termes de dilemme: le gynécée ou la place publique».³²

Un équilibre satisfaisant entre vie privée et vie publique, par leur valeur, par la distinction et leur communication réciproque, est en soi problématique et encore ouvert à de nouvelles solutions, mais certainement, aux yeux du personnalisme, il n'a été atteint ni par le marxisme, ni par les diverses tentatives de socialisme. Bien que les deux aient défendu la femme contre l'exploitation libérale bourgeoise bien avant que les lois n'interviennent, par l'exaltation du collectif, du public et du juridique, ils ont promu une libération à tout avantage de telles dimensions, sans garantie de valorisation de la vie privée, de la particularité de la femme, de l'intégralité de la personne.

3. Confrontation avec le féminisme français

Il existait en France un "féminisme catholique" (comme d'ailleurs un catholicisme social) qui s'opposait au 'faux féminisme', parce qu'il refusait de concevoir le développement de la femme de la même manière que celui de l'homme et de toucher, de quelque façon que ce soit, à la cohésion de la famille. Parce que, animé vraiment du besoin de valoriser la famille, il visait à obtenir pour toutes les femmes la possibilité matérielle de rester à la maison, en décourageant le travail extra-domestique et en prenant ses distances vis-à-vis de chaque tentative d'assimilation à la conception marxiste et du bouleversement de la pensée fixée sur la tradition. Jacques Perret, dans son article *La femme chrétienne dans les mœurs*, publié dans le numéro unique de «Esprit», dont le titre est *La femme aussi est une personne*, relate quelques positions ambiguës d'un tel féminisme catholique: «Au nom des droits humains de la femme (supérieurs à ses droits juridiques) elles combattent ardemment le 'phantasme de l'égalité des droits'... Sans s'engager directement dans la politique, toutes les femmes catholiques déclarées (nous entendons par déclarées, celles dont la pensée reflète le plus fidèlement les directives de l'Eglise) aspirent au bulletin électoral»³³ (35). L'auteur note cependant que la prétention au vote ne servira pas tant à des fins politiques que comme moyen de donner une autorité plus grande à la maison.

Le monde catholique plus avancé a réagi négativement à la position existentialiste-marxiste et radicalement féministe de S. de Beauvoir qui, en 1949, après avoir fait des recherches sur le sujet depuis 1946, publiait *Le deuxième sexe* (Gallimard, Paris). S. de Beauvoir avoue d'ailleurs avoir aussi rencontré des hostilités dans le monde culturel laïc, si en se référant à Sartre, elle écrit: «...Il m'a vivement encouragée à écrire *Le deuxième sexe* et quand le livre a été terminé, il en a accepté toutes les thèses, alors que pour des personnes comme Camus par exemple, il s'en ait fallu de peu qu'il ne me jette le livre à la figure. De plus, c'est alors que j'ai découvert le machisme d'un certain nombre d'hommes, que je croyais sincèrement démocrates»³⁴ (36). Pourtant, du point de vue du

---

³¹ E. MOUNIER, *Du bonheur*, IV, page 279.

³² *Op. cit.*, page 278.

³³ J. PERRET, *La femme chrétienne dans les mœurs*, cit., page 395.

³⁴ S. DE BEAUVOIR, *Intervista a J.P. Sartre*, dans J. P. Sartre, *Autoritratto a settant'anni*, Il Saggiatore, Milano 1976, page 115.

féminisme suivant, le livre de S. de Beauvoir au dire de J. Mitchell, "représente pour ainsi dire, le point de partance d'où d'autres oeuvres prendront le départ... abstraction faite lorsque ces oeuvres s'en détachent à cause de leur intérêt particulier ou de leur analyse concluante".³⁵

Le numéro de la revue «Esprit» dédié par Mounier au problème de la femme est de 1936, donc quinze ans avant que ne sorte *Le deuxième sexe*. Le mérite des amis de cette revue a été celui de poser le doigt sur les plaies du problème féminin, à partir de la vocation personnelle commune de l'homme et de la femme. Trop de féministes pour les catholiques et trop de catholiques pour les féministes, les articles de la revue «Esprit» n'avaient pas une audience facile, mais ils constituent aujourd'hui un point de repère historique qui atteste l'intuition mounierienne de l'urgence d'une nouvelle position philosophique et sociale de la question féminine.

Lorsque *Le deuxième sexe* paraît, Mounier répond immédiatement par une recension dans la revue «Esprit»,³⁶ revendiquant la dénonciation du 'faux mystère féminin' dans son intuition de 1936. Les perspectives sont différentes mais Mounier rassemble les points de rencontre: «Il faut s'entendre sur la perspective que l'on choisit. On peut juger un tel livre extérieurement, par rapport à une conception de la femme, de l'amour et du mariage de la vraie chrétienne par exemple (mais il faudra ne pas regarder le christianisme à travers les lunettes de la morale bourgeoise). On la rejettera au fond de cet examen, comme insuffisante ou dangereuse, selon le point de vue choisi, il n'y aura cependant pas de motif pour montrer qu'elle est avilissante... En matière spirituelle il n'y a pas une politique du pire et il n'est pas indifférent à un chrétien qu'un livre communiste ou existentialiste fasse croître ou baisser le niveau moyen de son temps». ³⁷ Mounier reconnaît résolument et sans caractère préjudiciel: «Le deuxième sexe est... un livre honnête, un ton de féminité sérieux et grave l'informe, il ne s'en prend pas qu'à l'indolence et nous devons à ces mouvements de colère quelques unes des pages les plus fortes et les plus justes qui ont été écrites contre Montherlant. Il faudrait être bien ignorant pour trouver dans le sujet même qui est traité matière à scandale... L'originalité du livre est le point de vue existentialiste qui est donné à ces faits et à ces mythes». ³⁸ Il admire un style agréable et se déclare totalement d'accord contre le faux mystère féminin.

Cependant, des aspects par rapport auxquels Mounier est critique ne peuvent pas ne pas se révéler sans qu'il ne s'érige en juge, étant donné sa capacité à laisser au dialogue avec diverses idéologies une marge de problématicité toujours ouverte. La perspective existentialiste, la critique de la culture traditionnelle et du machisme amènent S. de Beauvoir à minimiser la dimension objective - par exemple en niant l'instinct maternel - tout à l'avantage de la liberté que l'individu a de transformer des situations données. La femme subit le plus la tentation de rester dans l'en-soi de la nature, sans développer la dimension de la transcendance créatrice.

De telles considérations, même dans la vérité de leur dénonciation, ne manquent pas de relever des contradictions typiques d'un point de vue philosophique que le libre choix exalte et que l'objectivité de l'être tend à dévaloriser. Chaque donnée de la nature disparaît face à une individualité privée d'essence et S. de Beauvoir: «se trouve en difficulté pour dire ce qu'est la femme parce qu'elle n'est rien, l'homme (comme la femme) n'est pas sinon ce qu'il fait». ³⁹ C'est une thèse seulement opposée à la thèse naturaliste, comme on peut le voir à travers le compte-rendu que Mounier fait d'un livre de H. Deutsch, paru dans la même année. ⁴⁰ Sans enlever au livre de S. de Beauvoir une supériorité de stimulation, il analyse en peu de lignes et sans enthousiasme un livre d'avis opposé, mais utile pour revendiquer une certaine substance de l'objectivité. Hélène Deutsch croit que passivité, masochisme et narcissisme sont des traits constitutifs de l'esprit féminin, en quelque sorte tracés par la nature et opposés aux traits masculins. Ce sont les excès d'une position qui fait disparaître le sujet dans l'objectivité contre l'autre - position - qui fait

---

³⁵ J. MITCHELL, *Psicanalisi e femminismo*, Einaudi, Torino 1976, page 348.

³⁶ E. MOUNIER, C.R. à S. de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, dans «Esprit», n. 162, 1949, pages 1005 – 1009.

³⁷ *Op. cit.*, page 1005.

³⁸ *Op. cit.*, page 1005.

³⁹ *Op. cit.*, page 1007.

⁴⁰ E. MOUNIER, C.R. à H. Deutsch, *La psychologie des femmes*, PUF, Paris 1949 dans «Esprit», numéro cit.

disparaître chaque objectivité dans le sujet. «S. de Beauvoir oppose un psychologisme et un historicisme intrépides ... dans la lutte contre les préjugés, hypothèse ... qui a pour elle de secouer l'esprit de paresse; mais - écrit Mounier dans un rajout au *Traité du caractère* - ne saurait s'imposer à l'épreuve du temps et de l'expérience».⁴¹

Entre le refus de l'objectivité et la tentation de la définir clairement, il y a un espace pour la reconnaissance du mystère des êtres, mystère qui n'est pas invitation au renoncement mais qui se peuple de questions et pousse à la recherche. Mounier fonde sa réserve sur de tels présupposés: «Mais le faux mystère dénoncé reste celui qui est vrai, celui que l'on approfondit dans les problèmes, à travers eux. Et le livre de S. de Beauvoir, qui en dégage largement les accès, ne le fait pas avancer. On touche ici la faiblesse d'une réduction systématique de l'essence: quand elle veut ensuite échapper au positivisme pur et simple, sa construction de la valeur est laborieuse et peu probante».⁴² L'auteur demeure dans l'incapacité de sortir de ses positions: d'un côté attribuer totalement le mythe féminin à l'homme, de l'autre se demander si des racines plus profondes ne sont pas à chercher. Mounier se rallie au fait que l'analyse biologique ne peut pas apporter de solutions aux problèmes humains mais il se demande s'il n'est pas possible de déterminer des voies de distinction entre les sexes enracinés dans la nature, de sorte à ne pas porter atteinte à la même personne de la même manière que l'homme, à travers les mêmes voies?». ⁴³ C'est une question qui ne peut trouver de réponses sûres que dans la superficialité et dans la paresse mentale, parce que n'importe quelle tentative se rouvre en problème; mais certainement, le refus forcé de chaque objectivité amène à des formules ambivalentes où s'affrontent «une sorte de reconnaissance d'une condition naturelle et le refus de l'accepter comme telle pour la transfigurer en une voie personnelle originale».⁴⁴

Le besoin principalement métaphysique de Mounier de donner à la réalité une consistance ontologique s'harmonise avec la nécessité de reconnaître à la personne la capacité de rompre le lien de la nature, en une recherche d'équilibres précaires, toujours ouvert au primat de la créativité de l'esprit. Dans le *Traité du caractère* il présente le problème ainsi: «...l'explication historique (de ces différences) a ses limites... La condition historique de la femme a sans doute été gravement lésée par des préjugés encore à l'œuvre; mais s'ils ont si longtemps réussi à l'y maintenir, ce n'est pas sans quelque complicité d'une réalité plus solide et plus valable. 'Le sexe, a dit très justement Maudsley, est plus profond que la civilisation».⁴⁵ Si Mounier semble ici pencher pour la thèse naturaliste, tout de suite après, pourtant, l'inspiration personnaliste rend à l'esprit le primat sur la nature et sur la tradition: «Il reste que ces constantes laissent une marge considérable à l'initiative collective de l'humanité. La nature n'est pas un donné immobile, mais une puissance encadrée et appelée, entres certaines limites, à une perpétuelle invention. Elle retrouvera toujours son cadre, mais il faut qu'elle le brise cent fois pour qu'il ne l'étouffe pas et qu'elle se retrouve transfigurée dans ses contraintes élargies... L'élan spirituel exige, pour n'être pas en vain, que nous gardions toujours, dans notre pensée et dans notre action, le sentiment de cette condition, mais que nous nous gardions de lui fixer des arêtes trop vite préjugées et que nous en remettions généreusement le tracé à l'expérience créatrice. Le sexe est plus profond que la civilisation, mais la personne est plus profonde encore que le sexe».⁴⁶

La problématique du rapport entre les sexes, vue dans l'optique de la créativité de la personne s'ouvre à des nouveautés que seule l'histoire pourra révéler. «Parce que l'éternel débat

---

⁴¹ E. MOUNIER, *Traité du caractère*, II, page 156, tr. it. *Trattato del carattere*, par C. Massa et P. de Benedetti, Introduction de C. Campanini, Paoline, Rome 1982, p. 212. Dans cette oeuvre, Mounier traite plusieurs fois les thèmes du rapport entre les sexes les formulants, parfois en repoussant les études et les convictions de la psychologie de l'époque, pas toujours favorables aux nouveautés. Dans les adjonctions, par contre, comme celles sur H. Deutsch et S. de Beauvoir, il éprouve le besoin d'apposer des indications théoriques plus ouvertes par rapport aux formulations générales du «Traité», ce que par ailleurs il avait aussi fait dans les compte-rendus parus dans «Esprit».

⁴² E. MOUNIER, *C.R. cit.*, page 1007.

⁴³ *Op. cit.*, pages 1006-1007

⁴⁴ *Op. cit.*, page 1008.

⁴⁵ E. MOUNIER, *Traité du caractère*, II, page 157.

⁴⁶ *Op. cit.*, page 157.

entre la nature et l'accident ne s'éclaire que sur la longueur de l'histoire, il faudra de longues expériences avant de pouvoir trancher catégoriquement dans un problème que tant de circonstances parasites encombrant: mais nous espérons que ce ne sont pas des positions qui cacheront au bout du compte des interrogations permanentes et que les parti-pris ne soient pas condamnés par des évidences d'expérience».⁴⁷

Sur le plan de la culture et sur celui des mœurs, Mounier perçoit les limites de l'extrémisme de la position féministe et fait observer que S. de Beauvoir est trop envahie par le ressentiment; elle se pose du côté des victimes, finit par se complaire dans la dénonciation et par "jeter le bébé avec l'eau du bain": hypocrisie du mariage et mariage même, abus de la maternité et de sa grandeur, perversions de l'amour conjugal et de l'amour même. Mounier craint aussi l'accentuation que ce féminisme fait de l'individualisme et du refus de la féminité. «Ce livre – commente Mounier – est trop souvent le livre d'une femme seule et volontaire, qui veut tout décider avec une suffisance stérile, l'amour, l'enfant, sa vie. On pourrait reprendre le jeu de mot de Bergson: par peur de la passivité de la grâce féminine, elle refuse toute grâce».⁴⁸

Sur le plan éthique l'historicisme et l'individualisme refusent la consistance des valeurs. L'existentialisme ne reconnaît d'autre valeur que la capacité d'en créer, «mais cette liberté sans contenu ni direction est trop difficile à ne pas confondre avec le courant spontané de la vie. Livrée seule à elle-même, la vie multiplie les problèmes comme les apparences».⁴⁹

La valeur du livre de S. de Beauvoir est plus dans les dénonciations, en partie partagées, que dans la tentative de résoudre les problèmes. Elle les a soulevés et offerts aux femmes, les aidant à formuler leurs problèmes pour les laisser ensuite dans une inquiétude encore plus profonde. La cause en est due au manque de fondations ontologiques: «A défaut d'y arriver ou à défaut d'y trouver un espoir comme dans ce cas, la réflexion retombe inmanquablement au niveau où le problème s'encastre et se gangrène».⁵⁰

Quand dans le *Traité* Mounier discute avec Heymans (*Psychologie de la femme*), il rapporte quelques références aux tableaux caractérologiques différenciés de l'homme et de la femme, risquant d'accepter les lieux communs, scientifiquement soutenus, mais, faisant référence à l'expérience et à la nouvelle psychologie, il ajoute: «La nature elle-même n'a pas voulu de l'un à l'autre sexe une coupure absolue. En chacun de nous coexistent, à des degrés variables, les deux principes virilité et féminité». Aussi bien pour l'homme que pour la femme on peut parler de «bisexualité psychique et dominante mono sexuelle sur une sexualité physiologique fermement arrêtée».⁵¹ Il cherche ainsi déjà dans la nature le fondement d'une conception de la personne homme femme qui est à la fois incarnation et transcendance de la corporéité.

4. Confrontation avec le monde catholique des années 1930-1950

Quand Mounier affrontait, dans ses écrits, la question féminine dans l'église, le problème se posait au niveau des élites des femmes qui constituaient le prétendu "féminisme catholique" et au niveau de la hiérarchie. L'interrogation sur le rôle de la femme se posait par rapport à la transformation industrielle qui la poussait à travailler hors de la maison par nécessité économiques liées à la perte de la tradition artisanale, à l'urbanisme, au surgissement de l'industrialisation.

Bien que la situation caractéristique d'exploitation rende le travail ménager dangereux et humiliant,⁵² l'insertion des femmes dans les milieux de travail mixtes contribuait à la prise de

⁴⁷ E. MOUNIER, C.R. cit., page 1008.

⁴⁸ *Op. cit.*, page 1008.

⁴⁹ *Op. cit.*, page 1009.

⁵⁰ *Op. cit.*, page 1009.

⁵¹ E. MOUNIER, *Traité du caractère*, II, pages 157-8.

⁵² Il résulte ainsi du témoignage sur les conditions de travail des fillettes donné au *Comité d'enquête sur le travail infantile*, par S. Coulson (repris par L. Carini Alimandi, *Presenze di donna*, Città Nuova, Roma 1985, pages 100 – 101): «*Question*: A quelle heure pendant la période la plus intense de travail ces enfants se rendaient-elles à la cotonnerie ? *Réponse*: Pendant cette saison, pendant environ six semaines, elles y allaient de trois heures du matin à

conscience de l'inégalité de traitement et de la nécessité d'une participation directe au monde public: puis de l'existence d'un problème féminin jusqu'alors atténué par l'intimité du foyer.

La préoccupation de l'Eglise magistrale fut, depuis *Rerum Novarum* (accueillie par les progressistes avec beaucoup d'enthousiasme depuis son apparition en 1891) celle de sauver la famille décourageant les femmes du travail extra-domestique et les invitant à conserver la fidélité à la "nature". «Il est des travaux - écrivait Léon XIII - moins adaptés à la femme que la nature destine plutôt aux ouvrages domestiques; ouvrages d'ailleurs qui sauvegardent admirablement l'honneur de son sexe»⁵³. Le travail extra-domestique des femmes est craint à la fois comme atteinte à la famille, comme détachement de la tradition de la pensée chrétienne sur la femme, et comme fruit du marxisme, comme il ressort de *Divini Redemptoris* (1937), qui réunit travail extra-domestique et communisme⁵⁴. Par-dessus tout, l'expérience de l'Eglise renforce la conviction de la centralité du rôle de la femme dans la famille, comme pivot naturel de la solidité et de l'unité de la famille. L'égalité fondamentale des conjoints devant Dieu est toujours présentée conjointement à une différence hiérarchique qui fait du mari un chef, dont la vertu s'explique dans l'exercice d'une 'juste' autorité et d'un travail honnête. Les vertus attribuées par contre à une tendance naturelle féminine sont l'amour, le service, le sacrifice, l'obéissance. Pie XI dans *Casti Connubii* se préoccupe de renforcer l'ordre dans la famille, selon les enseignements de St-Paul et de St-Augustin et écrit: «lequel ordre requiert d'une part la supériorité du mari sur la femme et les enfants et d'autre part le prompt assujettissement et l'obéissance de la femme, pas par la force...en fait si l'homme est le chef, la femme est le cœur»⁵⁵.

Les divers discours aux femmes de Pie XII, de 1939 à 1948, ne changent pas la position traditionnelle, mais manifestent une insistance plus grande sur le thème, pour proposer de nouvelles solutions en s'appuyant sur une documentation plus recherchée. Ainsi on met en garde les époux: «Si l'autorité de chef de famille vient de Dieu, comme vint de Dieu à Adam la dignité et l'autorité de premier chef du genre humain, muni de tous les dons à transmettre à sa progéniture, c'est pourquoi il fut formé en premier et puis Eve; et Adam, dit St-Paul, ne fut pas trompé, mais la femme se laissa séduire... Oh épouses et mères chrétiennes, que jamais ne vous surprenne la soif d'usurper le sceptre de la famille. Que votre sceptre soit celui que vous a mis en main l'apôtre des gentils, le salut par la procréation des enfants... et vous, épouses, ne soyez pas payées pour accepter et presque subir cette autorité du mari, à laquelle Dieu, dans l'ordonnance de la nature et de la Grâce vous a soumises; vous devez dans votre soumission sincère, l'aimer, et l'aimer avec le même amour respectueux que vous portez à l'autorité même de Notre Seigneur, de qui vient chaque pouvoir de chef»⁵⁶. La proclamation de l'égalité des sexes se marie avec la subordination de la femme et avec la théorie si ambivalente de la diversité de nature. «...On ne peut pas maintenir – écrit le même Pie XII – perfectionner leur égale dignité, sinon en respectant et en mettant en acte les qualités particulières que la nature a prodiguées à l'un et à l'autre, qualités physiques et spirituelles indestructibles dont il est impossible de déranger l'ordre sans que la nature elle-même ne vienne le rétablir... le devoir de la femme, son savoir-faire, son inclination innée est la maternité... à cette fin, le créateur a ordonné tout l'être propre de la femme... de sorte que la femme

---

vingt deux heures. Q: Quels intervalles étaient autorisés pour se reposer ou se nourrir pendant cette dizaine d'heures de travail ? R: Pour le petit-déjeuner un quart d'heure, pour le déjeuner une demi-heure et pour le thé un autre quart d'heure... Q: A quelle heure les faisiez-vous lever le matin? R: En général nous commençons à les habiller à deux heures du matin».

⁵³ LEONE XIII, *Rerum Novarum*, chap. XXVI, sur la position du magistère des Papes, cf. M. T. Bellenzier, *Féminisme et antiféminisme chez les derniers papes*, dans A. A. V. V., *Chiesa femminista e anti*, Marietti, Torino 1977, pages 84 - 112. Tr. fr. *Rerum Novarum, Sur la condition des ouvriers*, 6ème édition, mise à jour avec divisions, notes marginales et commentaires par le Chanoine P. Tiberghien, Editions SPES, Paris, 1938.

⁵⁴ Cf. chap. XXI. Le même pape dans l'encyclique *Arcanum*, chap. VIII, affirmait: «Le mari est le prince de la famille et le maître de la femme», tr. fr. par la traductrice de l'essai.

⁵⁵ Cf. chap. X.

⁵⁶ PIO XII, *Allocuzione agli sposi*, del 10.9.1941.

réellement ainsi, ne peut voir autrement, ni comprendre à fond tous les problèmes de la vie humaine que sous l'aspect de la famille».⁵⁷

Même en cas d'acceptation du travail extra-domestique, désormais reconnu de la femme, il est vu en association au travail de l'homme ('compagne') et en application avec les domaines qui ont un rapport avec la tendance naturelle à la maternité.

L'exaltation de la famille, alors qu'elle fait craindre énormément de risques au collectivisme marxiste, amène à sous-évaluer les risques de la famille bourgeoise, toujours passible de se transformer en *Nœud de vipères*, ainsi que le dénonçait déjà, avec force, en ces années-là, le célèbre romancier catholique François Mauriac, en syntonie avec la critique mounierienne.

Mounier face à la culture chrétienne sur la femme, constituée à la fois de coutumes, traditions, documents magistériels et littérature, écrit: «Il n'y a rien de plus pauvre que la littérature chrétienne contemporaine sur les problèmes de la femme... nous manquons presque totalement d'une théologie de l'amour conjugal et d'une théologie de la femme en tant que personne... Rien n'a été renouvelé depuis longtemps dans ce milieu de la pensée chrétienne».⁵⁸ Il remarque que les positions du monde chrétien sont invalidées par les préjugés de l'antiquité païenne et du pharisaïsme bourgeois dans lesquels La Bonne Nouvelle est inextricablement enchevêtrée. En voulant chercher les causes d'une telle stagnation, il réfléchit à une habitude consolidée pour approfondir le rapport de l'âme avec Dieu, considérant comment secondaires les différences de sexe. Par-dessus tout les définitions sur la femme sont dues à un clergé célibataire⁵⁹ et à des penseurs chrétiens, qui «comme tous les autres vivent et pensent dans un monde qui dès l'Antiquité est pétri, gouverné par l'homme; les directions de leurs pensées en ont été inévitablement influencées».⁶⁰ Occupés par des problèmes considérés plus importants, les penseurs chrétiens ont délaissé cette «sorte de zone végétative de l'histoire en deçà de la culture et de l'action, où les hommes ont rejeté la féminité. La femme entrait dans le domaine du monde subjectif, du monde sentimental, elle appartenait aux lettrés et à la prêche dominicale».⁶¹

Nous sommes frappés par la clarté avec laquelle Mounier, déjà en 1936, dénonce une tradition chrétienne antiféministe, tenace, attachée de façon endémique au jansénisme, au pélagianisme, au paganisme, à une lecture préjudiciable de la Bible, à l'ancien droit romain (dans lequel la femme apparaît comme un "bien comme les autres" entre les mains de son mari) et à une culture encore imprégnée de romanité tardive, qui contribue beaucoup à voir dans la femme la cause de la décadence des coutumes. Une telle critique réaliste de la culture chrétienne sur la femme donne la distance entre la position de Mounier et celle de Maritain. Chez ce dernier on note en fait un plus grand esprit de défense de la chrétienté qui le conduit à attribuer plutôt à la culture païenne, marxiste et bourgeoise les causes du "demeurer" dans une attitude antiféministe.⁶²

Mounier ne manque pas de reconnaître au christianisme un message de libération, dans la conviction de la filiation directe de l'homme et de la femme par Dieu, dans la proclamation essentielle de l'égalité entre les sexes, dans la libération des filles du pouvoir paternel, libération qui n'avait été reconnue ni dans le droit romain, ni dans le droit germanique. En outre l'histoire de l'Eglise est riche d'excellents personnages de femmes: chaque fois que l'Eglise vacille sur ses

---

⁵⁷ PIO XII, *Discorso alle delegate del CIF*, del 1945.

⁵⁸ E. MOUNIER, *La femme chrétienne dans la pensée chrétienne*, dans «Esprit», n.45, 1936, page 396.

⁵⁹ Mounier écrit que, cependant, les prêtres célibataires ne connaissent pas suffisamment les méandres de la psychologie féminine («les meilleurs en parlent toujours avec maladresse et inexpérience», art. cité page 397, tr. fr. par la traductrice de l'essai), puisque même les pasteurs, qui sont mariés, manifestent les mêmes lacunes.

⁶⁰ E. MOUNIER, *art. cité*, page 397.

⁶¹ E. MOUNIER, *art. cité*, page 398.

⁶² Cf. par exemple le paragraphe sur la femme mariée qui se trouve dans *Humanisme intégral*, où, entre autre, J. Maritain écrit: «Si, dans l'ordre des relations économiques concernant les biens matériels, il est normal que la femme mariée soit nourrie par son mari, elle ne perdra pas pour autant le sens de sa liberté en tant que personne, qui de surcroît devra donner lieu à une entière reconnaissance; et la femme sera unie à l'homme pour réaliser en même temps que son rôle maternel, cette fonction, sur laquelle la Bible insiste, d'aider, en tant que personne semblable à elle, l'homme à vivre; et pour le nourrir à son tour dans l'ordre d'une économie plus secrète et plus profondément humaine» (J. Maritain, *Humanisme intégral*, tr. It. Borla, Torino 1977, pages 225 - 226).

colonnes, nous voyons surgir une femme pour la soutenir au bord de l'abîme»,⁶³ Innombrables sont les citations historiques pour soutenir cette thèse, pas seulement avec des exemples de femmes saintes et charismatiques (Jeanne d'Arc, Catherine de Sienne), mais aussi des voix qui ont réclamé pour la femme culture et égalité et avec des exemples de quelques comportements de l'Eglise, restée seule à défendre la femme, par exemple dans le concept de fidélité, en se référant au cas de Henri VIII.⁶⁴

Cependant, il est vrai aussi que le nouvel esprit de l'Evangile n'a pas été suffisamment épuré de l'antique culture antiféministe, qui continue à se manifester encore en trois tendances principales.

La première concerne la conviction bien enracinée chez les chrétiens les plus zélés, que «la vocation spirituelle essentielle de la femme se trouve dans les tâches ménagères», alors que c'est justement à Marthe que Jésus confirme le primat du fondement spirituel de la personne. Sur le plan des mœurs il y a des conséquences d'appauvrissement, de fausse humilité et de tendance au service dans la répétitivité des gestes quotidiens. Jacques Perret, qui eut le devoir de dresser le portrait d'une femme chrétienne type a ainsi écrit: «Autrefois on appelait "femme chrétienne" une sorte de vierge dolente ou fatalement joyeuse, généralement mariée à un non-croyant qu'elle poursuivait toute sa vie durant avec bons services, de la patience, de la vertu dans l'espoir qu'un jour il se fut converti...une fois mariée, la jeune chrétienne...tend à se jeter d'une manière particulièrement exclusive dans le travail de sa famille. Tout l'élan de la tradition chrétienne sur le mariage tend à lui présenter sa nouvelle voie comme une voie de l'oubli de soi, dans le dévouement humble et quotidien à son mari et à ses enfants qu'elle souhaite très nombreux... la femme chrétienne considère tout cela très simplement et dans la joie parce qu'elle croit, en faisant ainsi, accomplir la volonté de Dieu et le vœu de sa nature. D'ailleurs la réputation de l'humilité et de la soumission à la loi de son état vient parer très opportunément l'étroitesse, la paresse de l'esprit, la stupidité pure et simple, promues encore une fois à la dignité de vertus chrétiennes».⁶⁵

En relisant la littérature chrétienne sur la femme, Mounier ressent l'exigence d'encourager des études systématiques sur la pensée chrétienne sur la femme pour contribuer à offrir un cadre plus documentée et complet sur l'argument qui devra être une tentation savoureuse pour un jeune historien ou un jeune philosophe».⁶⁶

A son avis, pourtant, on y noterait la seconde tendance négative entachée de jansénisme, qui porte à voir dans la femme: tentation, chair, péché «selon l'aberration d'un machisme qui rend la femme objet, la réduit au sexe, la matérialise... et décharge la responsabilité de l'homme"».⁶⁷ Toute la dignité de la femme semble pouvoir se racheter de cette culpabilité congénitale seulement dans deux états possibles: celui de la virginité volontaire ou celui de la maternité abondante. Sous cette lumière janséniste, le rapport conjugal reste confiné dans une zone de péché; on n'en comprend pas le mystère de la communion charnelle et spirituelle qui fait des époux "deux dans une seule chair".

La troisième tendance négative de la culture chrétienne, pour Mounier, dérive de l'attribution à la femme d' «une nature diminuée, subordonnée à celle de l'homme et destinée par essence au service comme outil».⁶⁸ L'âme féminine est considérée comme âme de "seconde zone", puisque avoir été extraite de la côte de l'homme ferait de la femme une "espèce de son produit", c'est-à-dire une espèce de produit lui appartenant, avec une interprétation à laquelle Mounier préfère l'intuition de Raïssa Maritain.⁶⁹ La thèse toujours latente d'une nature diminuée informe

---

⁶³ E. MOUNIER, *art. cité*, page 403.

⁶⁴ Mounier conclut ainsi: «S'il est difficile de trouver à ce dénigrement frivole de la femme l'appui que quelques-uns ont cherché dans les textes canoniques, il est en revanche facile de démontrer que la femme doit au Christianisme une dignité qui nulle part ailleurs ne lui a été reconnue», *art. cité* page 401.

⁶⁵ J. PERRET, *La femme chrétienne dans les moeurs*, cit., pages 392 - 394.

⁶⁶ E. MOUNIER, *La femme chrétienne dans la pensée chrétienne*, dans «Esprit», n. 45, 1936, page 396.

⁶⁷ E. MOUNIER, *art. cit.*, page 400.

⁶⁸ E. MOUNIER, *art. cit.*, page 401.

⁶⁹ Mounier s'appuie sur Raïssa Maritain (*Histoire d'Abraham*, dans «Nova et Vetera», n. 3, 1935) pour soutenir que la femme est donc constituée d'une matière plus noble que celle de l'homme, et il ajoute: «Si nous voulons à tout prix

toutes les règles sur la soumission de la femme, que Mounier considère comme de simples directives administratives avec fonctions sociales, historiquement conditionnées, et qui retient aussi un écho des courants externes à la grande tradition chrétienne. Si d'une façon ou d'une autre de tels préjugés se retrouvent encore dans le peuple chrétien, cela atteste le déclin de l'authenticité à contre-courant du message évangélique que le personnalisme ne cesse de dénoncer.

Mounier, catholique et personnaliste, se meut entre la reconnaissance de la fonction libératrice du christianisme et la constatation de ses affaiblissements à la mentalité païenne, entre fidélité et esprit critique, évitant de trop concéder soit aux accusations superficielles d'un antiféminisme général de l'Eglise, soit à la défense à outrance de ses actes. Son attitude vis à vis de l'Eglise est une attitude de fidélité, ouverte au crible critique de l'histoire, avec une référence constante à la centralité de la personne. «Nous cherchons en elle - écrit Mounier dans la lettre à A. Dumas du 9.10.49 sur le rapport communisme/Eglise - (et non pas extérieurement comme les pharisiens), et avec son secours interne, à arracher continuellement l'ivraie, mais nous ne sommes pas aveugles face au bon grain qui se trouve dans l'Eglise».⁷⁰ Dans cet équilibre de jugement qui adhère et critique, alors qu'il reconnaît le rôle que l'Eglise réserve aux femmes qui se consacrent totalement à Dieu, il ne manque pas d'ajouter: «Bien qu'Elle leur ait refusé le sacerdoce, c'est-à-dire à la femme seule».⁷¹

Il souhaite l'approfondissement de la théologie en suivant quelques pistes qui peuvent éclairer le rôle de la femme. Il se réfère en particulier aux études sur le mariage, en tant que mystère des noces spirituelles de Dieu avec l'âme, et à l'approfondissement de la "mariologie". En Marie, Mounier voit la jonction de l'humanité masculine et féminine qui accède par elle à la divinité du Christ: «C'est dans une femme qu'elle s'assume de nouveau, c'est par une femme que se rachète et s'élève toute l'humanité».⁷² En elle, il voit en outre la grandeur de la liberté de la personne si par le Fiat de Marie «Toute la Trinité et la création entière semblent avoir été suspendues» et l'intimité de l'union entre l'homme et le divin. Il souligne cependant que la grandeur de Marie a constitué l'objet d'une idéalisation dont les femmes communes ont plus souffert que bénéficié. Le culte de Marie a signifié pour elles l'exaltation d'«un certain type de féminité asexuée, insignifiante, qui sublime en sentimentalité pieuse l'équilibre d'une nature méprisée ou réfutée et la soumission à l'orgueil viril».⁷³ Face à une telle décadence, le personnalisme s'attribue le devoir de contribuer à la purification de la vie religieuse dont il est difficile de mesurer la portée rénovatrice. «En faisant accéder - conclut Mounier - la moitié de l'humanité à l'état de personne adulte, en la conduisant... d'un christianisme naïf à un christianisme qui ne peut plus être ainsi, le chrétien qui collabore à un féminisme bien compris, au-delà de la politique et au-delà de l'histoire, donne à l'oeuvre de la Rédemption une forte poussée à nulle autre comparable en importance et en dimension».⁷⁴

B. PERSPECTIVES DU PERSONNALISME MOUNIERIEN

1. Egalité et différence

---

poursuivre l'allégorie, c'est un peu moins vulgaire et cependant encore vraisemblable» (art. cit. page 401). Maritain aussi renvoie à l'interprétation de Raïssa dans une note de *Humanisme intégral*, cit., page 296.

⁷⁰ Il s'agit d'une lettre de commentaire du décret du Saint-Office du 13-07-1949 considéré comme acte disciplinaire. On y lit : «Il ne s'agit absolument pas, comme il est dit, de défendre la force ou le pouvoir temporel de l'Eglise, mais il n'est pas dit que là où il y a des impuretés, il n'y ait pas en même temps l'Esprit de Dieu qui oeuvre. La lutte des Papes contre les empereurs n'a certainement pas été exempte d'intérêts et de fautes, néanmoins elle a aussi été la lutte de l'Esprit contre le pouvoir absolu. Les deux étaient présentes» (*Lettre à A. Dumas* du 09-10-1949, IV, pages 820 - 821).

⁷¹ E. MOUNIER, *art. cit.*, page 404.

⁷² E. MOUNIER, *art. cit.*, page 406.

⁷³ E. MOUNIER, *art. cit.*, page 406.

⁷⁴ E. MOUNIER, *art. cit.*, page 407.

La condition féminine apparaît à Mounier dans le tragique de la recherche d'une détérioration millénaire de la personne et des tentatives de révolte, un contenu central de la révolution personaliste qui ne peut pas être tu toutes les fois, dans le manifeste ou dans les cartes des droits, veut s'imposer l'ébauche d'une future cité à plus grande échelle humaine. L'urgence pour affronter la question féminine n'est pas dictée seulement par la peur du féminisme, ni par une attention humanitaire que le personalisme doit avoir, avec un regard spécial vers les derniers (paternalisme) mais plutôt avec la compréhension que le futur de l'humanité se joue sur la révision du statut de la personne, compréhension d'une dialoguicité qui contemple en même tant diversité et égalité. Il faut cependant rendre perceptible l'égalité en restituant dignité, tendance à se mettre en avant et créativité à cette partie de l'humanité qui s'est adaptée, tout au long de l'histoire, à cacher et à déprécier la présence en elle d'une vocation personnelle. «Une lignée - écrit Mounier - qui pendant des millénaires a été écartée de la vie publique, de la création intellectuelle et bien souvent de la vie tout court, qui s'est habituée dans sa relégation à l'effacement, la timidité, à un sentiment tenace et paralysant de son infériorité, dans une lignée où de mère en fille, certains éléments essentiels de l'organisme spirituel humain ont été laissés en friche et ont pu s'atrophier pendant des siècles». ⁷⁵ Seul un travail qui soit à la fois philosophique, théologique, social et culturel peut faire avancer de nouveaux modèles de féminité et aider à recomposer successivement le clivage homme-femme, monde masculin-monde féminin, clivages jusqu'alors vécus comme secteurs séparés et jugés en termes de supériorité - infériorité.

La tendance à l'unité, inhérente à la personne, amène à de hâtifs procédés logiques d'humanisme, d'aplanissement des diversités réduites ad unum. L'effort philosophique et théologique de Mounier pour sauver en même temps unité et pluralité le conduit pourtant à répéter avec Proudhon et l'anarchisme: «la variété et le conflit c'est la vie et l'uniformité c'est la mort». ⁷⁶ On commence à éclairer en fait la conviction que la totalité n'est pas l'unité avec exclusion de la pluralité, ni la pluralité avec l'exclusion de l'unité, mais simultanément l'une et l'autre, c'est-à-dire comme écrit Mounier en se référant à la cité: «l'opposition n'est pas entre pluraliste et unitaire, mais entre pluralisme et monisme». ⁷⁷

Dans le rapport entre les sexes un concept moniste d'unité amène à penser que l'humanité se réalise principalement dans l'homme, par rapport auquel la femme est une variante de degré inférieur. Il peut aussi amener à concevoir l'unité comme identité qui nie les différences entre homme et femme, au nom d'une égalité fondée sur le manque de particularité.

L'inspiration chrétienne qui guide l'interprétation philosophique et sociologique du personnage fait référence à la création de l'homme et de la femme à l'image d'un Dieu qui est pluralité de trois personnes unies dans l'amour. Chaque tentative de nier la pluralité sous prétexte d'égalité, comme aussi de nier l'égalité sous prétexte de différences, n'est qu'abandon de l'esprit à la médiocrité typique des esprits paresseux qui se laissent volontiers aller sur des principes d'identité et de contradiction, craignant le risque de l'insoluble et de l'antinomie ouverte.

La reconnaissance de la valeur de l'égalité-distinction constitue la prémisse d'un futur en alimentant l'espérance de nouvelles énergies centrées sur l'amour: il est dans «ce chaos de destins effondrés, de vies en veilleuse, de forces perdues, la plus riche réserve d'humanité, sans doute, une réserve d'amour à faire éclater la cité des hommes, la cité dure, égoïste, avare et mensongère des hommes. Force presque encore intacte» ⁷⁸. La femme pourra montrer «cette immense zone que l'homme moderne a dédaignée et dont l'amour est le centre». ⁷⁹

---

⁷⁵ E. MOUNIER, *Manifeste au service du personalisme*, I, page 560.

⁷⁶ E. MOUNIER, *Anarchie et personalisme*, I, page 721.

⁷⁷ E. MOUNIER, *Feu la chrétienté*, III, page 657.

⁷⁸ E. MOUNIER, *Manifeste au service du personalisme*, I, page 560.

⁷⁹ *Op. cit.*, page 562. «Une pensée qui place l'amour au coeur du monde le place au coeur de la philosophie, et la philosophie, orientée toute entière depuis deux siècles sur la fabrication des idées en doit être profondément renouvelée . . . que soit offert à une réflexion sur l'amour un effort aussi considérable que celui qui a été offert à la réflexion et à fortiori à celui qui s'est dévoué à l'invention technique» (E. Mounier, *Feu la chrétienté*, III, pages 593-594).

2. Références caractérologiques et indéfinibilité de la personne

«Des recherches sans préjugé se proposeront non plus d'effacer la différenciation psycho-sexuelle, mais de séparer, ce qui appartient au fond permanent et irréductible du tableau caractérologique de chaque sexe, de l'apport historique et éducatif, et d'indiquer de l'un à l'autre les marges de variation».⁸⁰ Ainsi Mounier dans le *Traité du caractère* tente de démêler le rapport entre nature et culture, en voulant en même temps éviter les excès du naturalisme et du culturalisme. Devant traiter de psychologie de façon systématique, il doit donner des indications concrètes sur les différences psychologiques entre les sexes, en se servant des études disponibles, parfois en en répétant les lieux communs, pour ensuite toujours en prendre les distances au nom d'un libéralisme qui se libère des conditionnements qui proviennent aussi bien de la nature que de la culture. Tout d'abord il cherche à libérer le champ des recherches peu scientifiques et préjudicielles, acceptant la méthode expérimentale de Heymans, fondée sur la diffusion générale des tendances féminines et masculines et sur des preuves que les caractéristiques de l'éducation et de la culture épurent pour aller aux constantes du caractère. En réalité, même les études de Heymans apparaissent aujourd'hui infirmées par une observation qui comporte l'évaluation des caractères masculins et féminins tout à l'avantage des premiers, dans l'optique d'une masculinité qui fait critère de référence. Mounier en répète parfois les conclusions: «... cette émotivité, qui apparaît comme le pivot de la structure psychique féminine, est la plus solidement établie de toutes les constantes... L'homme est tourné vers la puissance, la femme vers la sécurité».⁸¹

Même en présupposant en chacun une bisexualité à dominance monosexuelle, les traits de la féminité et de la masculinité calquent, de temps en temps, les stéréotypes: «La féminité - écrit Mounier - n'échappe aux effets psychologiques d'une certaine vulgarité végétative que si elle emprunte à la virilité sa netteté d'allures, son ouverture et quelques - unes de ses disciplines; l'homme a besoin, pour radoucir sa brutalité, pour comprimer son égoïsme, pour détendre son indiscrétion, pour vivifier son objectivité, d'un peu de cette douceur, de ce désintéressement, de cet abandon, de ce sens fervent de la vie, qui sont le meilleur du principe féminin».⁸²

Même à propos de la description de l'intelligence, Mounier trace un bilan désavantageux pour les femmes, même sans attribuer aux diverses intelligences un jugement de supériorité et d'infériorité. Il souligne que «la proportion d'hommes hors classe reste toujours considérablement supérieure».⁸³ En se servant des études psychologiques accréditées il décrit l'intelligence féminine par les expressions "tendance à la synthèse", "domination de l'émotivité", "peu propice à la logique et à la science abstraite", "plus petite génialité". Dans le même temps, Mounier marque la surprise face à des capacités particulières de l'intelligence féminine dans des situations concrètes qui posent en évidence comment, dans la vie de tous les jours, a commencé à grandir un «dialogue muet que l'univers animé tient avec la femme à l'insu des curiosités impatientes de l'homme».⁸⁴ Il attribue à l'intelligence féminine: patience, persévérance, attention au particulier, capacité de saisir rapidement le sens d'une situation. Il suggère aussi, rapportant l'hypothèse de Heymans, que les différences ne dérivent pas du manque de capacité mais de la diversité des dispositions.

La référence à la personne consent cependant au personnalisme de toujours libérer des liens de la culture et de la nature. «La nature - commente Mounier - n'est pas un donné immobile, mais une puissance encadrée et appelée, entre certaines limites, à une perpétuelle invention».⁸⁵ Dans l'activité créatrice de l'équilibre entre les divers composants, la personne va toujours au-delà de ses conditionnements et a une parole en plus par rapport à son bagage caractérologique. «Dès que la personne pose des actes transcendants et libres qui débordent les déterminations du caractère empirique, la source maîtresse échappe à la caractérologie qui n'en saisit qu'une projection

⁸⁰ E. MOUNIER, *Traité du caractère*, II, page 155, tr. It. pages 210 - 212.

⁸¹ *Op. cit.*, page 156.

⁸² *Op. cit.*, page 157.

⁸³ *Op. cit.*, page 606.

⁸⁴ *Op. cit.*, pages 607 - 608.

⁸⁵ *Op. cit.*, page 157.

extérieure et des résultats révolus». ⁸⁶ Il faut, pour Mounier, donner à la caractérologie sa place et ses limites; elle a la capacité de classer selon les méthodes des sciences naturelles, mais elle n'a rien à dire si on veut aller de la racine de la personnalité vers la personne.

Cela est aussi vrai pour la femme sur laquelle beaucoup de ce que l'on écrit est sous le signe de l'approximation, du manque de connaissance, du dogmatisme. Dans le *Manifeste* de 1936 on peut lire: «La maternité mise à part dont d'ailleurs, nous connaissons mal les retentissements généraux, nous ne savons de science certaine, ni s'il existe une féminité qui serait un mode radical de la personne, ni ce qu'elle est... S'il est dans l'univers humain un principe féminin, complémentaire ou antagoniste d'un principe masculin, une longue expérience est encore nécessaire pour le dégager de ses superstructures historiques»⁸⁷ et encore: «Nous savons que la femme est fortement marquée dans son équilibre psychologique et spirituel par une fonction: l'enfantement et par une vocation: la maternité. C'est tout. Le reste de nos affirmations est un mélange d'ignorance désordonnée et de beaucoup de présomptions».⁸⁸

Le personalisme mouniérien, même en esquissant des coordonnées dialectiques de référence pour la personne - comme individualisme et collectivisme, spiritualisme et matérialisme, incarnation et transcendance- fait référence à elle cependant toujours comme "proclamation du mystère", non pas tant par manque de soutiens métaphysiques (Mounier fut un agrégé de philosophie prometteur), mais parce qu'elle accomplit le choix intentionnel de surpasser le procédé de la logique rationaliste et de la méthode gnoséologique cartésienne, basée sur les idées claires et distinctes.⁸⁹ Chaque définition est en soi une opération ordonnancement de la réalité objective à l'intérieur des schèmes rationnels du sujet. Mais la personne qui veut se définir elle-même et définir les autres se réduit à un objet et, d'une certaine façon, désacralise le mystère qui est en elle («La personne n'est pas un objet. Elle est même ce qui dans chaque homme ne peut pas être traité comme un objet»⁹⁰). Les indications pourtant nécessaires sur la personne doivent par conséquent garder présentes les limites dénoncées par Bergson sur les pensées toutes faites.⁹¹ Le mystère constitutif de l'être en tant que tel s'épaissit dans l'univers personnel fait de «présence active et sans fond».⁹² Il se révèle moins à la connaissance rationnelle qu'à une approche contemplative, intuitive, harmonieuse et seulement secondairement se défait, quand cela est possible, de la raison. «Le mystère aime la lumière: contrairement à la confusion, il aspire à se préciser en mots clairs et en formes saisissables. Mais plus il se dit et plus il se peuple de formes, plus il s'approfondit en même temps comme mystère et alourdit son secret».⁹³ Un tel mystère qui n'est pas plus féminin que masculin se distille dans le temps, se clarifie dans les expériences progressives de la vie et sur de grandes dimensions de l'histoire.

3. Sur la maternité

---

⁸⁶ *Op. cit.*, page 39.

⁸⁷ E. MOUNIER, *Manifeste au service du personalisme*, I, page 561.

⁸⁸ *Op. cit.*, page 123.

⁸⁹ Mounier reconnaît à Descartes le mérite d'avoir transformé la philosophie en une conversion de l'existence. Néanmoins, dans le même temps à cause de sa méthode gnoséologique Mounier lui attribue les germes du solipsisme, du rationalisme et de l'idéalisme (cf. V. Melchiorre, *L'interpretazione di Cartesio nel pensiero di Mounier*, «La coscienza utopica», Vita e Pensiero, Milano 1970, pages 147 - 169). Mounier avait écrit un mémoire sur Descartes: «Le conflit de l'anthropocentrisme et du théocentrisme dans la philosophie de Descartes», présenté le 23-06-1927 à Grenoble pour obtenir son diplôme universitaire de philosophie, travail toujours inédit, consultable à la bibliothèque personaliste "E. Mounier" à Châtenay-Malabry, Paris).

⁹⁰ E. MOUNIER, *Le personalisme*, III, page 434.

⁹¹ «Le refus de la définition est... entendu seulement comme refus du définitif, de la pensée qui s'est enfermée en soi-même, et qui au contraire devrait considérer les propres distinctions comme "viatique provisoire" parmi diverses ignorances» (V. Melchiorre, *Linee di fondazione del concetto di persona*, dans AA. VV., *Mounier trent'anni dopo*, Vita e pensiero, Milano 1981, page 97).

⁹² E. MOUNIER, *Le personalisme*, III, page 463.

⁹³ *Op. cit.*, page 70.

A plusieurs reprises Mounier revient sur le thème de la maternité s'appliquant à scinder ce qui tient à la fonction (la gestation, l'accouchement, l'allaitement) et ce que l'on peut indiquer comme vocation à la maternité, laquelle exige une maturité psychique et des valeurs spirituelles qui vont au-delà de l'aspect physiologique. Pour la femme il y a eu trop souvent identification entre personne et fonction, finissant par tenir la vocation personnelle au profit de l'exaltation de la fonction reproductive. Dans l'optique du personnalisme tout ce qui est esprit est commun à l'homme et à la femme et ne peut pas être confondu avec le plan biologique auquel cependant il est inextricablement uni. Confondre les rythmes de la maternité physique de la femme avec une spiritualité innée de donation c'est confondre ce qui appartient au physiologique avec une dimension qui réclame maturité et liberté du sacrifice oblatif. Les innombrables maternités vécues comme esclavage, ou comme orgueil, sont le témoignage de la nécessaire distinction entre deux aspects, l'un limité aux cycles naturels, l'autre universel, parce que libre fruit de l'esprit. «La maternité - souligne Mounier - n'est pas toujours la généreuse offrande de soi que l'on chante; bien des mères n'y cherchent qu'un moyen de s'affirmer, de dominer, de poursuivre leur propre image, de compenser leurs complexes, etc.; le goût pour les enfants, l'affairement autour des enfants ne signent pas à eux seuls le sentiment maternel sain, celui qui enrichit l'enfant et enrichit la mère».⁹⁴

Aux dénigrements de la féminité correspondent autant de faciles exaltations idéalistes de l'amour maternel confondu avec l'instinct de possession, l'égoïsme, l'exaltation de soi de la mère, la projection de soi. Une telle dénonciation rapproche le personnalisme de la rébellion du féminisme que, de S. de Beauvoir à Giannini Belotti,⁹⁵ l'exaltation de l'instinct maternel combat. Entre la mystique de la maternité et le refus de l'inclination naturelle, le personnalisme mouniérien fait passer les mêmes différences et le même enchevêtrement inextricable qu'il y a entre corps et esprit, incarnation et transcendance, instinct et liberté, lequel à son tour, se construit autour des valeurs plus proprement personnelles, sur les chemins du dur apprentissage de l'amour.

Chez la femme, par superficialité ou par commodité, sont facilement promues au rang de vertus héroïques et chrétiennes les renonciations et les soumissions forcées; on pense par exemple qu'elle est portée naturellement au dévouement à un homme, dans une sorte de servilisme inné et masochisme. «Cette femme - écrit Mounier - qui semble adorer son mari parce qu'elle le gâte et qu'elle le gave, désire secrètement le déviriliser par cet esclavage domestique; elle ne diffère pas beaucoup de ces prostituées qui, elles aussi sont mues par quelque vieille hostilité envers l'homme et qui sont allées là où elles pouvaient le démoraliser et le ruiner».⁹⁶

Dans l'analyse de la psychologie de la maternité il faut un procédé (un processus) acharné pour distinguer, quand cela est possible, ce qui est le fruit d'une immaturité et d'une dépendance psychologique de ce qui est amour authentique. Mounier l'essaie en décrivant des types de maternité non comprises. Il y a la mère possessive: «Freud a nommé chez la mère "complexe de Jocaste" l'attachement passionné, jaloux et possesseur dont parfois elle agrippe son fils: dans certains cas elle s'y jette inconsciemment pour n'avoir pas trouvé auprès de son mari la réalisation de l'idéal viril qu'elle s'était formé; ou bien c'est une veuve qui reporte l'amour défunt sur l'image qu'elle en garde; ou encore une mère trop clémente et craintive en réaction aux brutalités du père».⁹⁷ Il y a le type autoritaire: «L'exercice de l'autorité est pour beaucoup de parents le plaisir de plier un être faible à leurs caprices. Il s'y mêle à leur insu des éléments de sadisme diffus. Le goût de punir... est souvent fort trouble: humilier, dompter, frapper un être fragile, le réduire au silence et ou à l'immobilité, ces jeux cruels sont savourés par plus de bonnes âmes qu'on ne croit».⁹⁸ Il y a la mère qui joue sur le chantage affectif: «Certaines mères ont une manière de dorloter leurs enfants qui n'est qu'une méthode inconsciente pour les soumettre à leur merci».⁹⁹ Il y a le type frivole:

---

⁹⁴ *Op. cit.*, page 99.

⁹⁵ Cf. E. GIANNINI BELLOTTI, *Non di solo madre*, Rizzoli, Milano 1985. C'est simplement le dernier des livres de position féministe sur la mystique de la maternité.

⁹⁶ E. MOUNIER, *Traité du caractère*, II, page 153.

⁹⁷ *Op. cit.*, page 98.

⁹⁸ *Op. cit.*, page 99.

⁹⁹ *Op. cit.*, page 512.

«Pour cette jeune mère coquette, son enfant est un divertissement».¹⁰⁰ Il y a aussi le type anxieuse: «Une mère nerveuse, toujours en état d'agitation et de surexcitation, est une véritable maladie pour ses enfants. Tantôt trop faible et cajoleuse, tantôt brusquement exigeante, elle crée autour d'eux une atmosphère électrique; énervée en permanence, elle les rend bientôt semblable à elle-même».¹⁰¹

Les différentes formes de tyrannie maternelle, de l'autoritarisme au sentimentalisme affecté, apparaissent comme des compensations au manque du propre équilibre psychologique et renvoient aux problèmes d'une féminité sous-développée sur le plan du processus de personnalisation. L'inclination biologique à la maternité peut-être au contraire appel et stimulation à des résolutions supérieures librement choisies.

La maternité vécue sous forme d'esclavage a d'une part alourdi la femme dans un excès d'occupations, dont le partenaire et la société se dispensent volontairement, et d'autre part a généré des figures maternelles qui, dans les fruits de leur frustration, ont perpétré des dommages dans l'éducation reçue par les nouvelles générations. Face à ces diverses pathologies du caractère, Mounier remonte aux "stigmates" de l'enfance et en elle, en examinant l'harmonie du rapport avec et entre les parents, du rôle central de la mère. Malgré les aspects négatifs de la maternité, il demeure fondamental, et cela l'est le plus pour la dimension communautaire du personnalisme mouniérien, que «la mère est pour l'enfant le premier alter ego, le modèle où il apprend toutes les formes de l'amour. On sait combien la plupart des hommes sont finalement les hommes de leur mère. Dans son effacement, la mère est ainsi une source inestimable de culture».¹⁰²

4. Unité et dialogue dans le rapport homme/femme

Mounier transforme le "je pense donc je suis" cartésien en "j'aime donc je suis", pas seulement en un sens déontologique, mais par-dessus tout métaphysique, parce qu'il se réfère à une conception de l'être qui est "être en relation" en analogie avec son fondement et modèle qui est un Dieu trinitaire se révélant comme relation dialogique, dont l'essence consiste dans la donation de soi inter et extra-trinitaire. Sur le psychologique et phénoménologique aussi, «le premier mouvement d'une vie personnelle n'est donc pas un geste de repli, mais un mouvement vers autrui».¹⁰³ L'expérience de la vie personnelle apparaît tissée d'interactions plus ou moins significatives, capables de réaliser la dialoguicité intrinsèque à la personne ou vice-versa la reconduire vers l'aliénation, qui n'est donc pas seulement cognitive ou économique ou religieuse mais s'en tient à l'incapacité de stabiliser avec les autres des relations authentiques.

L'interaction humaine requiert en fait un apprentissage qui dure l'expérience d'une vie et qui passe par diverses tentations de fuite, manipulation, possession, soumission, jeu. Ces sont des formes de la dialectique du rapport qui sont, avec diverses nuances, entre les extrêmes des formes pures de l'altruisme et de l'égoïsme, considérées comme des typologies antinomiques de l'être personnel. Les formes mixtes d'égoïsme caché ne sont pas en fait des comportements seulement éthiques, mais le risque continu que la personne court de devenir aliénée à elle-même, en glissant dans les maladies mentales et dans la pathologie du comportement. «Toutes les folies - écrit Mounier - sont un échec au rapport avec autrui: *alter* devient *alienus*, je deviens à mon tour étranger à moi-même, aliéné. On pourrait presque dire que je n'existe que dans la mesure où j'existe pour autrui et à la limite être c'est aimer».¹⁰⁴

De même que dans la plus grande société on peut repérer différentes étapes de la socialité (l'anonymat, les sociétés conformistes du nous-autres, les sociétés vitales, les sociétés rationnelles, la communauté), ainsi dans le rapport interpersonnel il existe d'infinies gradations qui révèlent leur qualité aux yeux attentifs de celui qui sait en recueillir le sens, au-delà des nombreuses dyscrasies

---

¹⁰⁰ *Op. cit.*, page 483.

¹⁰¹ *Op. cit.*, page 102.

¹⁰² *Op. cit.*, page 517.

¹⁰³ *Op. cit.*, page 468.

¹⁰⁴ E. MOUNIER, *Le personnalisme*, III, page 453.

entre convictions idéologiques et comportements. «Comme on confond souvent - note Mounier - avec l'amour le besoin passif d'être aimé, on confond souvent ces pseudo-obéissances parasites avec les valeurs morales d'obéissance et de respect».¹⁰⁵

Le rapport entre l'homme et la femme suit les étapes d'un apprentissage qui va de l'indifférence, du préjugé, de l'hostilité, de la lutte, de la paix armée à la communication, au respect, à l'effort tendanciel de rejoindre des communions plus profondes jusqu'à constituer une «Personne de personnes».¹⁰⁶ Toutefois, malgré l'abus du mot "amour", entre l'homme et la femme, comme dans les amitiés, les vrais communions entre personnes sont rares: «Un grand nombre d'hommes passent leur vie sans connaître une seule vraie communion... un amour-vrai, une famille -vraie, une seule amitié-vraie, combien vont jusque là? Pour le reste, ce qu'ils prennent pour communauté ce ne sont que sociétés, conglomerats plus ou moins impersonnels».¹⁰⁷ Une vraie unité n'implique pas l'annulation de l'individualité parce qu'elle exalte les différences en en reconnaissant la possibilité d'enrichissement par la fluide dynamique communicative. Cela fait partie de l'être personne de développer «la communication entre les existences, l'existence avec autrui, il faudrait écrire la co-existence (*mitsein*)... elle (la personne) est la seule qui soit à proprement parler communicable, qui soit vers autrui et même en autrui, vers le monde et dans le monde, avant d'être en soi».¹⁰⁸ L'homme et la femme, dans leur rapport communicatif, peuvent expérimenter les diverses potentialités qui sont de contribuer à former des communions plus riches et plus profondes dans lesquelles chacun peut vivre l'autre (Pierre est Jeanne)¹⁰⁹ et être ensemble pleinement soi-même. L'homme et la femme ont donc la responsabilité de créer, d'alimenter et de régénérer dans le temps des ébauches de communauté qui ont une valeur intrinsèque et en même temps diffusent à l'extérieur un climat, un style de socialité. «En même temps qu'ils se dégagent de leur première chrysalide familiale, les conjoints pour leur propre compte en secrètent autour d'eux une seconde. Une vigilance continuelle les sollicite s'ils veulent maintenir leur liberté spirituelle dans cette communauté nouvelle, toujours menacée de fermeture: ils ont à se refaire en elle tout en la reconstruisant parce qu'ils sont».¹¹⁰

C'est dans le rapport significatif de tension unitaire que les différences se valorisent et plus que des différences elles deviennent unité symphonique de contributions caractéristique de chacun. Ce qui au regard analytique apparaît défectueux dans la perspective d'un point de vue réductif de la pluralité, dans l'unité il révèle sa valeur. Chez la femme par exemple est estimée plus fréquente la tentation vers des comportements de soumission qui ont la même racine pathologique que la tentation de soumettre l'autre. Mounier préfère interpréter l'attitude féminine en syntonie avec les études de Gina Lombroso, comme dictée par un plus grand altérocentrisme qui dans l'optique du personnalisme constitue un avantage. «Beaucoup de traits que l'on est tenté de rattacher à une disposition sujette sont des effets de la plus profonde vocation féminine «altérocentrique», avec souvent une nuance maternelle».¹¹¹ Ainsi les définitions de la nature et de la psychologie féminine ouvrent le passage à des interprétations larges que les différences en relation à l'unité et requièrent un travail de discernement entre conservation et innovation, qui porte en soi tous les risques de l'inconnu. «Il y faudra des générations –souligne Mounier – il faudra tâtonner, alterner l'audace, sans quoi l'épreuve tarderait, et la prudence qui exige de ne pas sacrifier des personnes à des essais de laboratoire, il faudra paraître, certaines fois parier contre ce qui s'appelle 'la nature' pour voir où s'arrête la vraie nature».¹¹²

¹⁰⁵ E. MOUNIER, *Traité du caractère*, II, page 506.

¹⁰⁶ E. MOUNIER, *Révolution personnaliste et communautaire*, I, page 202.

¹⁰⁷ *Op. cit.*, page 195.

¹⁰⁸ E. MOUNIER, *Qu'est-ce que le personnalisme ?*, III, page 209.

¹⁰⁹ E. MOUNIER, *Le personnalisme*, III, page 492. On peut justement parler de 'transvivibilité' de la personne (Cf A. Danese, *Unità e pluralità*, cit, pages 226-230).

¹¹⁰ E. MOUNIER, *Traité du caractère*, II, page 106.

¹¹¹ *Op. cit.*, page 507

¹¹² E. MOUNIER, *Manifeste au service du personnalisme*, I, page 561. L'effort de Mounier pour s'affranchir des préjugés issus de la culture traditionnelle semble plus ouvert à l'expérience de l'histoire future, par rapport au positions de quelques articles sur la femme parus successivement sur «Esprit», (Cf F. GREGOIRE, *Des femmes qui ne sont pas*

Les difficultés que la société rencontre pour organiser une société humaine dans les macro systèmes qui la composent se situent entre les extrémités de l'individualisme anarchique et du collectivisme dictatorial, elles s'entravent dans le juridisme, le bureaucratisme, l'anonymat. C'est pourquoi Mounier valorise la vie privée et en elle les rapports de face à face dans lesquels cet apprentissage de l'amour, qui est la voie obligée du personnalisme, devient accessible. Même dans la conscience des risques de l'égoïsme à deux,¹¹³ il confie aux rapports homme/femme dans le micro social ce renouvellement du tissu humain qui précède les réformes institutionnelles, est réalisation des pourtant nécessaires cartes de droits et est prémisse de la recombinaison public et privé.

Le chemin de l'humanité vers la formation de cités à taille humaine ne peut se réaliser sinon à partir de la rénovation des rapports interpersonnels pour lesquels il est indispensable de favoriser le processus de libération de la femme. "L'avancer" d'un nouveau type de femmes pourra donner à son tour une contribution mûre, riche de forces intactes à la régénération d'une société fondée sur la personne. Dans la *Lettre à une jeune amie* (24-X-1949) Mounier souligne en elle une certaine attitude, commune à tout le monde féminin, avec une référence particulière au monde bourgeois et catholique, à se complaire dans une enfance psychique et spirituelle, à se tenir assujettie aux liens familiaux charnels, aux belles âmes, aux beaux sentiments et la prie de rompre cette atrophie de l'esprit pour pouvoir regarder la réalité en face telle qu'elle est et assumer sa propre part de responsabilité mûre. «Soyez lucide, écoutez les appels de votre vocation» et, en élargissant le discours auquel le personnalisme s'attend de la libération de la femme, il écrit: «Nous aurons besoin plus que jamais de femmes fortes, lucides, décidées».¹¹⁴

Avoir choisi la personne, et par elle la philosophie du dialogue, de l'engagement et de l'amour,¹¹⁵ a permis à Mounier de dire une parole en plus par rapport à ses contemporains et, malgré les incertitudes citées, de conserver une ouverture de fond au pari d'un futur dans lequel masculin et féminin pourront se réunir dans la communauté visée par le personnalisme communautaire.

---

féministes, dans «Esprit» n. 11, 1964 page 777 et ss.; P. Thibaud, *La partie des femmes*, "Esprit" n.5, 1976, pages 1049 et ss. A la suite de Mounier on trouvait l'article de J. M. Domenach (*La femme aujourd'hui*, «Esprit», n.5, 1961, pages 984 et ss.) qui soulignait comment les problèmes de la femme exigent des réponses institutionnelles formulées sur la base de nouvelles expériences historiques.

¹¹³ MOUNIER parle de «deux égoïsmes, deux intérêts, deux méfiances, deux ruses et les unit dans une paix armée» (E.Mounier, *Révolution personnaliste et communautaire*, I, page 202).

¹¹⁴ E. MOUNIER, *Lettre à une jeune amie du 24-10-1949*, IV, pages 824-825.

¹¹⁵ «Une pensée qui place l'amour au cœur du monde le place au cœur de la philosophie, et la philosophie, orientée toute entière depuis deux siècles sur la fabrication des idées en doit être profondément renouvelée...que soit offert à une réflexion sur l'amour un effort aussi considérable que celui qui a été offert à la réflexion et à fortiori à celui qui s'est dévoué à l'invention technique» (E. Mounier, *Feu la chrétienté*, III, pages 593-594).